

À présent, regardons la télévision de plus près. Aucun d'entre nous n'a besoin de cours sur la nature des images fugitives et décousues qui inquiètent George Kennan. Nous les voyons tous les soirs et, en l'espace de deux générations, elles sont devenues notre mémoire, les gardiens de notre histoire populaire.

Ce qui est plus intéressant, à mon sens, c'est l'éthique qui nourrit l'intelligence productrice d'images.

La télévision a hérité ses définitions des informations de la presse écrite, puis a évolué en marchand de nouvelles qui comprend mieux comment susciter la curiosité humaine à des fins mercantiles.

À mes tout débuts à l'agence Reuters de Londres, on m'a expliqué que les faits et gestes des gens célèbres, la montée et la chute des gouvernements et des économies, les guerres, les révolutions et les catastrophes, d'origine humaine ou naturelle, c'était cela l'information. Les médias modernes s'en tiennent à cette définition, certains avec un grand sérieux, d'autres avec légèreté. Il reste encore de bons journaux pour servir M. Trudeau à la place de dépêches diplomatiques dépassées!

Le journalisme télévisé est la fois sérieux et léger. Ses journalistes ont sans doute des intentions sérieuses, mais elles sont souvent banalisées par les impératifs commerciaux qui ont fait du champ d'attention limité et de la présentation kaléidoscopique des éléments si caractéristiques du média. Cependant, cela ne compte presque pas tant l'aphorisme de McLuhan, «le média est le message», se vérifie de plus en plus.

À l'instar de la politique étrangère canadienne, le journalisme télévisé est devenu adulte pendant la Guerre froide. Ma carrière a été jalonnée par une série d'événements marquants de cette période, du soulèvement hongrois au sommet Reagan-Gorbatchev. Par un petit matin d'août 1961, je me trouvais à la Porte de Brandebourg quand les Allemands de l'Est ont dressé les premières barrières de ce qui deviendrait le Mur de Berlin. Quelques caméras étaient présentes. Il fallait être là, sur place, pour vivre l'événement. En 1989, quand le Mur est tombé, je me trouvais à New York et c'est à la télévision, comme tout le monde, que j'ai vu ces incroyables images. Des collègues m'ont demandé si je regrettais de ne pas être là-bas. Oui, je le regrettais, mais je me rendais compte en même temps que je n'avais pas besoin d'être à Berlin, car la télévision en direct vous fait presque vivre l'événement comme si vous y étiez.

Pendant toutes ces décennies, la Guerre froide a défini l'image que l'on avait du monde. Puis, soudain, tout comme les gouvernements, les chercheurs et les services extérieurs, les médias ont perdu ce point de repère bien ancré et ils ont dû regarder le monde autrement. La télévision, en particulier, s'est tournée vers l'humanitaire.